

Chapitre premier

La soirée

« Vous que le jour délivre de la nuit, écoutez-moi ! » Ceci est l'histoire de Louise-Chana Haguerrétie.

En ce moment, assise sur le bord de son lit, elle écoute les propos tristes d'une femme qui se dit son amie, Amielle Olivet.

– Ce qui est bizarre quand on avance en âge est qu'au lieu de parvenir à la sagesse, on la perd toute. Ce qui faisait votre force, l'immense élan vital, sombre dans une goutte d'eau. Le courage le plus intrépide laisse place aux doutes du commencement. Le monde bascule plusieurs fois par jour. Rien n'est stable ni assuré. Le jour n'annonce plus. On cesse d'avoir un avenir bien avant la fin de l'avenir. Regarde-moi : je suis vieille. Tout est fini. Et cette souffrance tenace et constante, il faut la dissimuler. Le désespoir nous salit. Bien loin d'être devenus plus sages, nous devenons plus fous. Il faudrait mourir. Dire que selon toute probabilité j'en ai encore pour des années.

– Laisse ce ton, dit Louise-Chana, consolante.

Elle regarde la chienne délicate qui arrache, en forme de papillon, l'étiquette d'une bouteille de Vittel. La chienne refuse tout jouet qui ne soit bouteilles en plastique, elle les chevauche, les lance. Ce sont ses chevaux d'arçon, son lancer du poids.

– Soudain, continue Amielle, en voyant une montre luxueuse sur le bras d'un mannequin de journal, j'apprends que sa posses-

mon. J'ai convoité des objets semblables, ne m'aurait pas sauvée de l'urgence qui me renverse aujourd'hui. Je veux dire : aucun bien. C'est l'ascétisme de tous les saints et je vois qu'il équivaut à n'importe quelle envie prise du bout où elle ne peut rien contre la nuit. Je ne peux rien pour moi. Tu sais, je me rends compte de cette chose terrible. J'ai bataillé contre ceux qui, admirant un tableau charmant, suggèrent qu'il était le symbole de l'éphémère. Depuis toujours, je l'ai pris pour le symbole de la grâce. Erreur sur le sens de la vie. L'erreur me rattrape. Je lui avais échappé jusqu'ici. Ils avaient raison. Une chose qui signifie son contraire annonce qu'elle peut être prise du côté où elle est privée d'elle-même, etc.

— Tu es dans ta politique triste, essaie de l'interrompre Chana. Où est passée ta fougue conquérante? Pense aux nuits farouches de notre jeunesse, quand nous allions ensemble dans une forêt d'oliviers, et que nous tentions de dormir par terre parmi les derniers vers bruyants. Vois-tu mon amie, le mal dont tu souffres est le même. Tu ne fait pas tout vouloir de soi, tout savoir et tout dire. Car nous, on glisse de l'autre côté, dans ce lieu que tu es en train de chercher, où l'on rencontre son monstre. Garde une part vacante, émissive, non nommée. Un peu de paix. Ce qu'on laisse intact, misel à la mat de soi, peut aussi nous libérer. Respecte ce qui en soi est totalement unique, ce qui n'a part avec personne, ne se compare ni ne rivalise avec rien. Là est la paix, la sûreté, la pleine confiance. Nous avons trois amies. L'une cherche sans cesse à faire quelque chose de nouveau. L'habitude lui fait horreur. L'autre se contente totalement dans ce qu'elle connaît. Ses jours sont parfaitement réglés, elle sait à six heures du matin ce qu'elle fera à six heures du soir. Chaque jour répète le précédent et s'il ne se répète pas, il l'égaré. La troisième laisse un peu de son existence au hasard. Toi, tu es la première. Il faut que tout soit clair. Quel ravage! tu décimes ce qui t'appartient. Tu te fais vivre au régime de la terreur.

Alerte! ce qui arrive aux autres vous arrivera un jour. Quoi, perdre comme Amielle cette éternité instantanée qui seule maintient en vie? D'ailleurs, Chana est en train de mentir un peu. La nuit du monde la pétrifie autant qu'Amielle, car sinon pourquoi dirait-elle: « Jour béni, tu me délivres de la nuit. »

Louise-Chana Haguerrétie regarde un instant à l'extérieur. C'est la fin lumineuse d'un après-midi de printemps. Le calendrier annonce fièrement le 12 mai 1992. La frise des panathénées du feuillage d'acacia chevauche glorieusement devant elle. Au loin en se penchant, elle aperçoit la trinité parisienne: un marchand de journaux, une boulangerie, le tabac du coin. Dans le terrain vague d'en face (aménagé sur le côté en jardin d'enfants), des charbons, leur tiges creuses, fortes, dentelées, coulent entre les herbes comme les plombs des vitraux.

Le soir pourtant tombe, enveloppant complètement la fenêtre, tel un sachet les raisins d'une treille. Amielle, réconfortée moins par ce qu'elle lui a dit que par la présence de Chana, dans les grands assauts intérieurs la présence d'un seul humain fait reculer les diables, est partie avec sa chienne par la porte du fond qui donne sur la rue Kermen (courant le long de ce qui fut les usines de Renault-Billancourt). Chana, distraitement, chaleureusement, lui crie: « Reviens quand tu veux », non sans faire un signe de conjuration: le genre de malheur qui mine Amielle peut être contagieux.

Louise-Chana est seule et heureuse. Ce soir, un rendez-vous décide peut-être de sa vie. Chaque rendez-vous avec Jean Curial décide de sa vie. Silence. Un train roule violemment dans la nuit du cœur. Comme dans ces dessins où il faut découvrir un personnage caché, elle cherche son visage dans le miroir tavelé, trouve un œil brun, un second, puis coincés entre deux ocelles d'argent un

nez plat, et plus bas encore, dans le brun du tain qui se détache vers l'intérieur de la glace en petites croûtes maritimes, la bouche ronde à laquelle elle se reconnaît. En quittant le miroir à son dernier quartier, un tic héréditaire s'empare d'elle : sa tante, avalant ses joues de l'intérieur, livrait à la glace une poupée pour ventriloque, lèvres révulsées sur lesquelles elle déposait une offrande rouge. Belle Haguerrétie, sa mère, sortait du miroir comme une noyée qu'il fallait ranimer à coups de claques. Louise, elle, se redresse, tend le menton, pince les narines, rentre l'estomac. Il y a juste la place pour passer entre elle et son image.

Dans la grande armoire à portes sculptées, qui vient d'Ukraine et qui a traversé le monde, attend la robe prévue. C'est une robe noire assez longue qui porte un décolleté en forme d'as (de cœur) pratiqué sur le devant d'un collet montant. L'ouverture noue autour du cou une petite lavallière de vide. Chana y suspend une croix de corail crissante à l'œil comme du sucre candi. Avant, un peu de soie lui a fait un corps malléable et généreux. Chana sépare, décalcomanie qu'il faut exactement reporter, un bas de l'autre et les enfle jusqu'à la relève d'un porte-jarretelles acheté de la veille. Elle s'étend pieds joints sur le bord du lit, elle songe. Entre elle et l'avenir, il n'y a qu'une forme éblouissante.

Autre vieille habitude familiale. En cas de dîner important, manger avant. En vérité, méthode de filles Tchorne, nom de sa mère, pour ne pas se montrer trop avide en société. C'est ce qu'il faut faire lorsqu'on dîne en ville ou, c'est le cas, lorsqu'on invite à dîner. Car Jean est ainsi fait, il est avare, on y reviendra, que s'il se laisse inviter (il se laisse facilement inviter), c'est en avare. L'avare considère que donner est se donner, il est près de sa chair. L'avarice est une passion, c'est bien connu, comme la paresse. Le bonheur de l'avare, quand il vient d'économiser dix sous, fait plaisir à voir. Sur la table de la cuisine blanche comme du sel, Louise-Chana en robe noire mange une pomme verte les mains en tulipe

autour de ses joues. Dans le creux de son bras, elle lit son âge sur un pli bistré. Elle a quarante-neuf ans. Elle est entrée dans la ronde. L'âge, avant, c'était les autres qui l'avaient. De spectateur, elle devient personnage. Mais comme elle aime profiter de l'avantage que lui donne une allure juvénile pour outrager ses contemporaines par l'annonce tonitruante des chiffres maudits ! Elle voit un effroi sacré cuivrer l'œil de sa voisine. Il n'y a plus une minute à perdre.

Son sac renversé sur la table lâche un portefeuille en autruche venu de Madagascar en bateau, un paquet de cigarettes, et un petit carton où des brins de tabac sont pris à la glu électrique ; là est inscrit le numéro du code qui ouvre la porte de Curial. Elle passe les doigts sur les chiffres comme jadis on vérifiait le compte d'un rang de perles, renfloue le sac, jette sur lui un regard qui signifie qu'il sera le témoin inchangé de son contentement ou de sa peine, ferme un à un les livres différents avec lesquels elle traverse à gué sa journée (le livre du matin qui met le jour sur son axe, le livre romanesque pour le cœur de la journée endurent aux intrigues, le livre du soir qui console de tout), efface sur la première ardoise de l'auvent (qui descend devant sa fenêtre), avant de tirer les volets, le nom et le numéro de téléphone de Curial qu'elle a inscrit là pour les adorer enfantinement.

Qui a une fois dans sa vie tracé le numéro de téléphone de l'homme aimé avec le bout tranchant de sa clé sur un mur, dans une rue, ou sur le trottoir du bout de sa chaussure un jour de neige, ou à l'encre dans le creux de sa main (pour que chaque fois qu'on dit bonjour un relais soit passé), saura de quoi je parle. Chana se souvient. Elle est, il y a longtemps, six ans, dans une salle déserte. Devant elle, un tableau noir où les plissements de l'ardoise s'étagent comme les élus au fronton des églises romanes. Elle regarde de toutes parts pour vérifier si elle est bien seule et dans un élan fourmillant, la bouche liquide, au milieu du tableau, où le

noir est plus constant, elle écrit en lettres si proches qu'elles paraissent s'embrasser, J.E.A.N. C.U.R.I.A.L. Et soudain le noir est plus suave, gagné par la douceur d'un autre être.

Pourtant le souvenir d'Amielle la tourmente. Qu'est-ce que c'est que cette passion de la fin, cet amour tout d'un coup de ce qui finit, ces appels à la mort, cet injuste pendant aux lendemains fixés? Demain est joueur, c'est tout ce qu'il est. Maintenant à leur âge, oui, plus rien ne commence. Il y a, seulement. Y a-t-il?

A l'aube, jadis, quand le jour avait encore du jeu... Sommes-nous au soir? Tant mieux, j'aime qu'il y ait eu, comme j'aime qu'il y ait. Je refuse que l'âge soit une passion malheureuse.

Derrière elle, déjà, les objets entrent dans la serre où ils croissent dès qu'ils sont seuls. Chana est grande, elle est encore belle, elle est forte, elle tremble. Elle est prête, le nom est derrière elle.

Pour Curial – c'est le 11 mai –, le rendez-vous qu'il a oublié est devant lui. Devant lui, les rapides du ruisseau barrent la route au hérisson. Hérisson tutélaire, archi-descendant de ceux qu'il apprivoisait petit, rond comme un galet, vêtu d'une toge de piquants qui ondulent sous la main. Le courant du ruisseau mousse contre les branchages que l'orage a jetés en son travers et l'eau se hâte par-dessus, blanche et froide apparition. Puis de nouveau le courant s'engorge, tâtonne, s'exalte, force, passe et fuit devant lui sans retour, sans rature. Curial court vers la maison chercher une assiette de lait. La maison est noire, le froid exhale une odeur de cave et les meubles sont poussés dans les coins. Dans le vieux réfrigérateur-cathédrale, au tic-tac de gros réveil campagnard, une bouteille de lait à demi vide tend le flambeau de la statue de la liberté. Le hérisson boit sous l'éclatante clarté nocturne, rejetant du lait au sol en grands éclats beiges. Curial prend le hérisson dans sa main, les piquants brassent contre sa paume, le dépose de l'autre côté des rapides. Mais un piquant touche Curial au cœur. La vie est un

costume étroitement cousu, elle vous couvre tout entier, vous finissez par ne pas y prendre garde, et une aiguille oubliée dans l'ourlet vous traverse l'âme. Qu'importe si l'aiguille est un piquant de hérisson. Curial sait de nouveau pourquoi il est ici, à La Jarrie, dans ce village des Charentes cossu et désertique, dans ce grand pré qui bute à l'horizon sur une eau tumultueuse. Aux deux bouts du pré, deux bâtisses se tournent le dos, clochers ennemis que ses oncles se sont partagés; entre elles, l'hermine inverse des marronniers, leurs fleurs blanches flochant leur manteau noir. L'après-midi, lui et sa sœur ont enterré une mère adorée. Un très petit cimetière plongé dans le faste d'un immense paysage. La mère d'un garçon est ce qui lui est le plus intérieur. Curial chasse la douleur comme une vache les mouches. Planté au bord du ruisseau, seul dans la nuit qu'il aime tant, il frappe l'air à grands coups d'imperméable. Il renverse la tête vers les étoiles, c'est une nuit bourrée d'étoiles, en fixe une et la laisse rouler en lui comme une goutte d'eau dans un niveau. L'équilibre recouvré, il revient dans la maison, laisse ouverte la porte du réfrigérateur qui bâille à perpétuité, coupe l'électricité au compteur et, tous ces gestes définitifs coulés dans ceux habituels comme l'épingle double cherchant le bout de l'élastique rompu dans la ceinture, il sort pour toujours de la maison de l'enfance.

Le chagrin rend Curial encore plus taciturne et furieux qu'il ne l'est au naturel. Il ne partagera pas. Il contemple en lui la mort de sa mère avec l'orgueil qu'il mettrait à considérer des origines anciennes et nobles. La mort de sa mère est sa lignée. Il s'étonne de ne pouvoir se souvenir d'elle que par photographie interposée : une photographie laiteuse datant des années cinquante où la lumière Harcourt s'élance vers le nez comme contre une frontière naturelle au-delà de quoi tout le visage blond poudroie. Il ne sait pas encore que les morts n'existent qu'en image. Aucune femme n'aura jamais ce visage pour lui. Sur la même photographie, il voit

son père à qui il ressemble. Fatalité des Curial où les garçons s'appariaient entre eux exclusivement aussi loin qu'on remonte et on remonte jusqu'à un parent de Stendhal. Le motif commun de leur visage est une peau fine qui s'use autour des yeux. Pas intégralement beaux, intégralement beaux par endroits : les yeux, oh les yeux, montrent un bleu très rare, vidé, tombé, phénix renaissant de ses cendres, toujours en cendres, bleu inoubliable qui échoit à qui les regarde. A part cela, bruns comme les bois, si noirs de poils que la pupille quelquefois déguise l'iris ; un effet sombre jaillit et emporte toute l'allure dans sa vague. Ils ont tous, il a, le nez long, cette bouche au démoulé dédaigneux (capable de s'inverser en amertume) qui prend sur le pli du menton l'élan qui conduit tout droit à une idée de volupté. Les hommes de sa famille sont aimés des femmes. Même le plus grand chagrin n'ôte pas à Curial une idée avantageuse de lui-même. Pourtant, il lui arrive de se voir autrement. Une bouche qui, dans certains soubresauts du sourire, se vide et prend l'air édenté. Une face de caoutchouc (le nez touche la bouche et la bouche se précipite vertigineusement vers le menton) qu'un Dieu malin presse entre le pouce et l'index. Il arrive au Dieu de lâcher la boule de caoutchouc et, comme d'une boîte à musique remontée, une certaine beauté s'échappe. Voilà pour Narcisse. Pour Hamlet, c'est autre chose. A Hamlet, il faut vouloir. L'homme moderne veut. Jean est-il moderne ? Hamlet est celui qui hésite et décide : agir, ne pas agir. Il est chez Curial en conflit avec Narcisse. Quant à Prométhée (c'est ce qu'un être promet au monde dans lequel il apparaît : rien ; le perfectionnement du tire-bouchon ; un massacre ; un vaccin), Jean ne promet que Jean.

Au fond, dans un homme, il y en a au moins trois autres, celui qui est, celui qui veut, celui qui peut, Narcisse, Hamlet, et Prométhée. Tout le problème d'une femme est de savoir auprès de qui loge le sentiment amoureux. Si c'est auprès de Narcisse, gare. Gare

aussi quand c'est auprès d'Hamlet. Il faut pour qu'une femme soit heureuse qu'elle habite non loin de Prométhée. Jean loge les femmes chez Narcisse. Il a beaucoup de femmes. Ceux qui l'aiment un peu disent de lui : « stérile et intéressant ». Ceux qui le haïssent : « un ego pharaonique ».

Pour l'instant, celle qui occupe sa pensée, il a vu la terre la recouvrir. Sa mère, il l'a honorée et déçue : pas de petits-enfants. Pas de bru. Juste ces filles qu'il lui a présentées tous les six mois et que seul leur âge dédiait aux fiançailles.

Désaffecté, les traits vacants, il se dirige vers la seconde maison, celle au coin droit du champ, qui appartient à son oncle et où sa sœur l'attend en triant des papiers.

La lanterne de la porte éclaire un parasol oublié dans le jardin. Le parasol montre à son sommet le Fuji-Yama d'un coin de tissu blanc. Jean le ferme avant d'entrer. Il ferme tout. Que tout ce qui était ouvert soit fermé.

– J'ai aussi retrouvé ce papier, dit Geneviève Curial. Celui-là est à toi, c'est ton écriture et il était posé sur ton lit. Tu la revois donc ?

– Qui ? demande Curial. Je n'ai envie de voir personne, encore moins de revoir.

– Louise-Chana Haguerrerie. Mon ex-amie admirable, la pire des salopes. Regarde toi-même, c'est inscrit : Louise. Et l'heure : vingt et une heures. Et le lieu : chez toi. Et la date, demain : vendredi 12 mai.

– J'avais oublié, dit Curial. Louise-Chana, oui.
C'est ainsi qu'il se rappelle.

Ensuite vient – avec l'oncle qui renifle sans cesse dans sa jambe de bois, il est infirme, divers parents – le lourd dîner de funérailles. Il faut ingurgiter une suite brutale de plats. Tout le monde parle